

Les culottes

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 35

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-214119>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
"PUBLICITAS"
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.
ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont recues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 31 août 1918. — A propos du parler vaudois (A. R.). — Fumeurs et non fumeurs (suite). — Lè z'einfant d'ora (Marc à Louis). — Pour l'après-guerre. — A long di fue (Jules Sidex). — Recette. — Une bienfaitrice. — Feuilleton : La Bibliothèque de mon oncle, par Rodolphe Töpffer (suite). — Boutades.

A PROPOS DU PARLER VAUDOIS

DANS son numéro du 10 août, le *Conteur* reproduit quelques lignes parues dernièrement dans l'*Echo de la Broye*, sous la signature A. Dz. L'auteur y prend à partie notre « français cantonal », vicieux sous toutes ses formes, tant écrites que parlées... C'est un baragouin... Et il nous adjure de parler le « patois pur » ou « le français pur », mais pas le *vaudois*, ce pelé, ce galeux, d'où nous vient tout le mal...

Je ne puis m'empêcher de prendre la défense de cette bonne langue du Pays de Vaud, car plus j'avance en âge, plus j'y trouve de charme. J'aime à entendre ces vieilles locutions familières à nos pères, à nos grands-pères, ces mots pittoresques, colorés, expressifs, qu'il n'est souvent pas possible de remplacer par des termes purement français; plusieurs, du reste, ont pour eux de brillants états de service.

Pourquoi nous empêcher d'employer : *fouiner, bisquer, gremillette* (orvet), si jolis; *la raveur* du soleil, *s'escormacher*, des *débordonnées, dépatillu, gringe, crésener, piouler, des siclées, gorgoter*, et tant d'autres si expressifs, ou aussi équivalents en français?

N'ai-je pas le droit de dire une *toupine* de raisiné, *écrabouiller* et *grafigner*, et *couverte* (pour couverture), puisque Rabelais et Bonaventure des Périers l'ont dit avant moi? *Meuron* n'est-il pas plus clair que *mûre*, qui désigne à la fois le fruit du mûrier et celui de la ronce?

J'aime le *gâteau aux pruneaux*; la tarte aux *prunes* ne me dit rien. J'aime entendre *zonner* la batteuse, comme enfant, j'aime *pider* en jouant aux *marbres*, et *déguiller* des pommes, à l'insu du *messeiller*, qui souvent *brelanchait* en sortant du cabaret... Les officiers de notre armée n'aiment pas les *botassons*; mais plusieurs de ceux-ci se moquent des *têles cerillées*.

Faites, M. Dz., faites la guerre aux tournures équivoques, aux termes français détournés de leur sens ou défigurés; condamnez : *Il a marié sa servante, il reste par Lausanne, saluer avec la main, se coucher avec les poules, dîner avec des choux, je vais contre Genève, mettez-m'en, réduire les outils, je vous demande excuse, creuser des colisses, branquer un canon, je l'ai vu depuis la fenêtre, et un poire, et ma poutre...*, mais laissez-nous : *tra-luire, sous-tasse, fuste* (qu'on trouve dans Rabelais), il fait *bon chaud*, un *petit peu, à revoir, une chambre crue*, et tant d'autres expressions qui sont bien à nous. Notre parler vaudois est un reflet de nos mœurs, et il nous est cher précisément pour cela.

Chaque peuple, chaque région a ses provincialismes, son parler propre, et je ne vois pas

pourquoi les paysans du Gros-de-Vaud ou de la Broye parleraient la même langue que les Parisiens. Au surplus, les Parisiens de Paris ne font-ils aucune faute en parlant et en écrivant, et ceux qui médisent du parler vaudois sont-ils assurés de connaître le *pur français*?

Autant parler vaudois que de dire ou d'écrire, même en France : « Jamais *l'étiage* n'a été si haut ! ! ou une danseuse *émérite* ! ou : dans le but de... ou : des souvenirs rétrospectifs... Je pense que : *il s'est en allé* est pour le moins aussi correct que : de façon à ce que ; et que : *avoir meilleur temps*, qui est vaudois, vaut bien : *recruter* et *recrutement*, qui sont français...

L'essentiel, voyez-vous, est que nous nous comprenions. Et les Vaudois se comprennent parfaitement, même et surtout quand ils se rencontrent hors de leur pays. Et comme alors ils sont heureux de constater qu'ils ne parlent pas encore le *pur français* et qu'ils ont conservé avec le parler, l'accent du terroir.

A. R.

Les culottes. — Monsieur *** discutait mariage avec une demoiselle jeune, jolie et riche, quoi, toutes les qualités d'un « bon parti ».

— Ne craignez-vous pas, Mademoiselle, observe M. *** frappé de la vigueur des opinions de son interlocutrice, d'avoir plus d'autorité que votre futur mari et que l'on ne dise déjà, le lendemain des noces, que c'est la femme qui porte... vous savez, Mademoiselle?...

— Les culottes, vous voulez dire? Eh bien, oui, Monsieur, je ne le cache pas, mais ce sera pure calomnie, car je dissimulerai si bien le vêtement dont vous me parlez sous l'ampleur de mes jupons, que ni mon mari ni ses amis ne seront capables de l'apercevoir...

* * *

Ceci rappelle la réponse que fit à une institutrice un de ses élèves les plus âgés, à qui elle demandait la signification des mots « concret » et « abstrait ».

— Donnez-moi l'exemple de quelque chose de concret? dit-elle.

— Mon pantalon.

— Pourquoi?

— Parce qu'on le voit.

— Bien. Et maintenant quelque chose d'abstrait?

— Votre pantalon, Mademoiselle.

FUMEURS ET NON FUMEURS

II

Les artistes.

M. Ed. Vallet, peintre, Vercorin sur Sière :

C'est que je pense du tabac? Je le trouve bien agréable, mais aussi inutile qu'agréable. Quant à sa nocivité, je serais bien embarrassé de me prononcer : je vois, en effet, chaque jour des vieillards de plus de 80 ans fumant du matin au soir depuis plus d'un demi-siècle, paraît-il, et ils semblent s'en trouver fort bien. D'autre part, je ne suis pas sans avoir entendu parler d'un certain cancer, que la Faculté aurait, paraît-il, baptisé

« Cancer des fumeurs ». Alors que penser et croire?... Je suspends mon jugement.

Personnellement, je fume la cigarette depuis l'âge de 16 ans. Pourquoi? je n'en sais rien. Probablement pour me distraire, après le travail, car je ne fume jamais en travaillant. Mais je sais aussi que la pipe de beaucoup de mes confrères est pour eux si importante, qu'elle fait presque partie de leur personnalité.

M. Fritz Brun, compositeur, Berne :

« Je ne sais pourquoi les non-fumeurs m'intimident toujours. En leur présence, il me semble être observé, épié. Et puis, je les soupçonne d'être des pédants, des gens distillant l'ennui. Mais je fuis surtout les dames qu'incommode l'odeur du tabac. Celles-là, au contraire, m'attirent, qui ne la détestent pas. Je me dis : sûrement, elles ont l'esprit bien fait, je puis avoir confiance en elles. »

Le peintre Balmer, à Röhrenwil, près de Berne :

« Les médecins nous déconseillent le tabac, mais eux-mêmes fument ! »

L'odeur du tabac incommode les dames, dit-on, mais combien de dames, sages autant que belles, ne voit-on pas aimer d'enragés fumeurs!

Le tabac, ajoute-t-on, provoque des palpitations de cœur, mais l'amour n'en provoque-t-il pas de bien plus fortes encore? »

M. E. Linck, peintre, Berne :

« Dites ce que vous voudrez des inconvénients du tabac, mais laissez-moi fumer. »

M. Giacomelli, peintre, Zurich :

« Les deux ou trois premières bouffées d'une cigarette, leurs légers nuages bleus, tout ce qu'il y a d'indéterminé et de libre fantaisie sur cette opération, trouvez-moi quelque chose de meilleur au monde ! »

M. Boscowits, peintre, Zollikon :

« Une conversation gaie et une discussion orageuse sont des occurrences où une bonne cigarette est pour moi un bienfait. »

M. Hermann Hubacher, sculpteur, Berne :

« On prétend que fumer est une mauvaise habitude. Pour moi, une habitude dont on jouit est un bienfait. Et puis Goethe ne dit-il pas que les cigares et l'idéal sont des choses qu'on n'allume qu'une fois ! »

Dr E.-A. Stückelberg, Bâle :

« Mon cher tabac, quel bon compagnon tu fus pour moi après les repas et quel secours efficace tu apportes à mes pensées dans leur ordonnance et leur expression ! Mais pour être franc, j'avoue que je te délaissais quand venaient les insomnies, les migraines et le larmolement des yeux, misères dont tu étais cependant moins coupable que ne l'était ma décroissante force de résistance. »

Les professeurs.

Dr Ferdinand Vetter, Berne :

« ... Des générations ont fort bien vécu et prospéré sans s'adonner à l'habitude de fumer, imitée des sauvages. Le fumeur est un arriéré. Mais fumer passera comme est en train de passer à peu près complètement, dans l'Europe centrale, la manie de priser et de chiquer. Si, actuellement, la guerre dans les tranchées donne au tabac un regain de faveur auprès des jeunes, le jour n'est pas loin où reprendront le dessus les sports salubres venus d'Angleterre et où l'on ne rencontrera plus les fumeurs que dans les romans et dans les musées de cire, comme aujourd'hui les sorciers et les joueuses de tympenon. »